

Excellence, monsieur le Président de l'Institut Goethe, monsieur le Conseiller culturel, madame la directrice de l'Institut Goethe Paris, monsieur le Directeur de l'UFR d'Etudes germaniques et nordiques de Sorbonne-Université, Madame la Présidente du jury, mesdames et messieurs les membres du jury, chers proches et amis, mesdames et messieurs, cher Laurent,

Je voudrais avant toute chose exprimer ma très profonde reconnaissance au jury du prix Nerval-Goethe pour m'avoir jugé digne de cette prestigieuse gratification. Je mesure l'honneur qui m'est fait d'avoir été choisi pour premier lauréat de ce prix de traduction franco-allemande à qui je souhaite désormais grand succès et longue vie.

Je tiens aussi à dire mon immense gratitude à tous ceux, collègues, amis, parents, qui m'ont soutenu moralement, affectivement, tout au long de ces cinq années pendant lesquelles ce travail a vu le jour. Je voudrais une fois encore vous remercier, Monsieur Valentin, président de la Société des Études Germaniques, d'avoir, après les *Écrits sur le théâtre* de Schiller, accueilli ces textes qui me tenaient à cœur au sein de la collection Bibliothèque allemande que vous dirigez aux Belles-Lettres. Merci pour cette confiance renouvelée.

Recevoir ce prix dans cette splendide enceinte diplomatique me donne à penser que l'art de la traduction, qui nécessite le sens du jeu et de l'équilibre, est lui aussi, à sa façon, un art du compromis et de la négociation entre les langues et les cultures.

De cet exercice qui suppose la rigueur et impose l'humilité, j'ai acquis les bases sur les bancs de l'Université, dans les cours de Janine Rozen, qui fut ma professeur de version au Grand Palais avant de devenir une amie. Elle est ici ce soir et je tiens à lui rendre hommage pour avoir éveillé en moi le goût de cette discipline.

J'ai la chance, je devrais dire le luxe, depuis près de 15 ans maintenant, d'enseigner la littérature allemande à la Sorbonne, dans ce lieu même où j'ai étudié, et de pouvoir y transmettre dans les salles de cours, mais aussi sur la scène du grand amphithéâtre du Centre Malesherbes et celle de l'amphi Richelieu, ma passion du théâtre à de jeunes germanistes. Le plaisir qu'ils prennent à s'approprier progressivement les grands textes du répertoire, après s'être battus avec les langues si difficiles de Goethe, Schiller, Büchner, ou Hofmannsthal et à pouvoir enfin les habiller, les habiter, est pour moi, année après année, une source d'émotions incomparables et un enrichissement perpétuel. Cette expérience du spectacle vivant avec ces étudiants féconde mon travail d'enseignant, ma réflexion de chercheur et nourrit profondément mon activité de traducteur.

La pratique de la scène, en effet, est pour moi étroitement liée à celle de la traduction en ce qu'elles consistent toutes deux dans l'interprétation d'un texte dont il convient de posséder une connaissance intime, quasi charnelle, afin d'en restituer les ressorts cachés, les subtiles sonorités et les secrets mouvements, car au théâtre comme dans la traduction, beaucoup sinon tout est affaire de tonalité et de rythme. Un texte de théâtre, pour moi, est une partition de musique, où les silences (les pauses, les temps) résonnent et vibrent tout autant que les sons et les mots.

Cette conviction s'est imposée à moi lorsque j'ai traduit ma toute première pièce, *La Conjuration de Fiesque à Gênes* de Friedrich Schiller à un moment où, confronté à l'angoisse de la page blanche devant ma thèse de doctorat dont il me fallait entamer la rédaction, j'avais résolu, pour surmonter cette stérile paralysie, de traduire l'un des textes de mon corpus. Une fois la chose accomplie, je pus alors – ô miracle – commencer à rédiger ma thèse.

Dans cette pièce de Schiller, la profusion des didascalies indique avec une précision médicale et musicale les moindres soubresauts du corps et de l'âme. J'en reçus la confirmation quinze ans plus tard lorsqu'il me fut possible, réalisant ainsi un rêve, de monter la pièce avec une troupe de dix-huit étudiants, aidé dans mon travail sur le texte par la connaissance que sa traduction m'en avait donné. Mais, de la même façon, lorsqu'il me fallut composer les surtitres du spectacle, je repris et modifiai ma traduction à la lumière de mon travail scénique.

Je ne saurais mieux vous décrire la fructueuse et vivante interaction qu'il y a pour moi entre mes deux passions. Cette pièce de Schiller fut doublement révélatrice et fondatrice pour moi, car elle m'inspira simultanément le désir de traduire du théâtre et de faire du théâtre, en amateur, au noble sens du terme.

Après *Fiesque*, ce fut *Wallenstein* – encore de Schiller – puis les *Ecrits sur le théâtre* – toujours du même Schiller, avant que le théâtre de Grillparzer me séduise par la sensualité de sa langue, l'acuité de son regard sur la psyché humaine et – comme chez Schiller décidément – le souci du langage corporel.

Je forme ici le vœu que ces trois pièces et leurs fascinantes héroïnes (Héro, Sappho, Médée), auxquelles Grillparzer, fils des Lumières et guetteur de la modernité, confère tant de densité, de subtilité et de complexité, puissent chacune conquérir le cœur d'une comédienne de ce côté du Rhin et trouver le chemins d'une scène française.

Et s'il fallait une preuve de leur actualité, on en trouverait certainement une avec *Médée*, cette tragédie de l'étrangère sincèrement désireuse de s'intégrer mais cruellement traitée et rejetée par des Grecs si conscients, pourtant, de leur supériorité, de leur exception culturelle. En dépit même et au-delà de ses crimes, la « barbare » Médée, cette reine de la nuit lucide et plus éclairée que tous, administre pourtant à ceux qui l'excluent une, certes paradoxale, mais magistrale

leçon d'humanité en cherchant à transcender les clivages identitaires et les antagonismes nationaux dont elle ne cesse d'entrevoir, dans toute la pièce, le caractère délétère, les conséquences mortifères.

Notre continent, nos deux pays, nos familles – je pense ici à mes arrière-grands-parents, à mes grands-parents et à mes parents ici présents auxquels je dédie ce prix – ont payé au prix fort, au siècle dernier, les conséquences de cet antagonisme meurtrier surmonté, par bonheur et avec bonheur, grâce au patient et remarquable ouvrage de la réconciliation franco-allemande. Notre présence ici, Excellence, n'en est-elle pas un bel exemple parmi tant d'autres ?

À l'heure où l'Europe, France et Allemagne en tête, est confrontée à des défis dont l'intégration des migrants n'est pas le moindre, la Médée de Grillparzer, a peut-être, je le crois, encore quelque chose à nous apprendre.

Je conclurai en revenant à l'art du traducteur, ce funambule, ce migrateur, nageant d'une rive à l'autre à l'image du Léandre des *Vagues de la Mer et de l'Amour* qui, toutes les nuits, franchit l'Hellespont, passant d'Asie en Europe, pour rejoindre sa bien-aimée dans sa tour en se guidant de la lampe qui brille à sa fenêtre. Est-il plus belle métaphore que cette navette amoureuse pour qualifier cet art qui se joue des frontières tout en jouant avec elles ?

Si traduire c'est être à l'aise, précisément, dans les deux langues et dans les deux cultures, si c'est par définition, faire de l'autre un chez soi, son chez soi, alors ne cessons pas de cultiver cet art pour toujours mieux nous connaître nous-mêmes, fidèles à cette devise fameuse inscrite au fronton du temple d'Apollon, à Delphes. Or c'est là, précisément, dans ce sanctuaire de la culture grecque que la Médée de Grillparzer, l'étrangère se rend à la toute fin de la pièce pour restituer la Toison d'Or – par qui le mal est arrivé – et tâcher de restaurer l'ordre du monde, tout comme la Walkyrie Brünnhilde de Wagner, à la toute fin du *Crépuscule des Dieux*, rendra l'anneau maudit du Nibelung aux Filles du Rhin – ce Rhin si cher aux Romantiques français, et notamment à l'auteur des *Filles du Feu*, le traducteur du Faust, Gérard de Nerval.

Il est donc temps, je crois, de laisser le mot de la fin à l'autre parrain de ce prix, à Goethe: « Quiconque ne connaît pas de langue étrangère, ne sait rien de la sienne » / « Wer fremde Sprachen nicht kennt, weiss nichts von seiner eigenen ». Longue vie au prix Goethe-Nerval !

Gilles Darras

Lauréat du prix Goethe-Nerval 2018